

PÂTURAGES ET UNIFORMES

SUR LES TRACES DE LA MILITARISATION DE LA MONTAGNE

Cet article est une traduction du texte *Pascoli e Divise, Sulle tracce della militarizzazione della montagna* paru dans la version italienne de *Nunatak* n°16 à l'automne 2009, écrit par Loris.

Cette petite anecdote aborde la militarisation et l'impact inscrit par les armées et les guerres dans les zones montagneuses. Elle narre la rencontre surréaliste entre un troupeau de bovins et un troupeau de truffions, deux mondes aux antipodes...



Il faisait un temps de chien et, vu que la pluie incessante depuis des mois ne semblait pas vouloir s'arrêter, l'humeur générale n'était pas des meilleures. C'était donc une atmosphère insolite puisque d'habitude, les montées aux alpages étaient des moments festifs, accompagnés de l'impatience de jouir finalement des hauteurs riches en pâturages et de l'écho des immenses espaces qui les entourent. Nous nous sommes toutefois mis en route, en direction des bergeries des Selleries.

À Mentoulles la pluie était battante, mais nous avions déjà pris du retard à cause de l'inondation des mois précédents. Nous ne pouvions pas faire d'autres changements de programme : en tout cas, c'était l'opinion de Giorgio et Aldina, les deux bergers que j'accompagnais ce jour-là.

En montant, la pluie semblait diminuer, laissant la place à un brouillard épais qui voilait la beauté des sentiers mais n'arrivait pas à rendre illisible les désormais célèbres communiqués militaires qui envahissent les panneaux d'affichage des vallées à différentes périodes de l'année, interdisant à tout civil de s'approcher des lieux aux dates indiquées. Motif : utilisation temporaire du territoire pour des exercices militaires. Des communiqués qui, je ne sais pas pour vous, me donnent à moi la désagréable sensation d'être sous occupation militaire. Rien de nouveau pourtant. Cela fait des années que des camions chargés de porcs en tenue de camouflage traversent, à certaines périodes, la route de la vallée pour rejoindre les centres d'entraînement dans l'antique art d'obéir.

Nous poursuivons notre route. À mi-chemin, aux environs de Pracatinat, s'unissent à nous d'autres pasteurs qui partagent l'alpage avec Giorgio et Aldina. Le troupeau est devenu tellement consistant que le bruit des sonnailles résonne et nous donne le rythme. Les vaches semblent, plus que nous, vouloir arriver à la bonne herbe dont elles ne profitent pas depuis pas mal de temps, vu le retard pris pour la montée.

Il y en avait une, la pauvre, qui glissait souvent sur la boue due à la pluie ou aux arrogants allers-retours des véhicules militaires qui, les jours précédents,

avaient défoncé les chemins avec insouciance. Il arrive souvent de rester un peu en dehors du groupe pour aider un animal à rattraper le temps perdu en lui donnant, un peu à contre cœur, de grands coups de bâton et quelques claques sur la croupe et en l'incitant à grands cris à rejoindre les autres.

Maudits soient-ils, pensais-je. En plus de profiter des vallées pour leurs "jeux" minables de Rambo, qu'ils mettent ensuite plus tragiquement en pratique durant des opérations de guerre et de conquête à l'étranger (mais plus seulement à l'étranger, vu qu'ils patrouillent désormais continuellement dans les rues des villes italiennes), ils dévastent aussi les sentiers.

Poursuivant mon chemin en proie aux pensées amères qui m'accompagnaient, je me rendis compte que la majesté habituelle du pas du montagnard, cadencé et balancé, surtout chez les pasteurs, reprenait harmonieusement l'allure, si l'on veut disgracieuse, des vaches. Mais qui sait si ce n'était pas seulement mon délire romantique. Pendant ce temps, avec moins de romantisme, une autre cadence avec un tout autre son, cette fois d'une synchronie forcée et à traits militaires, s'approcha de nous en sortant du manteau de brouillard qui nous séparait jusqu'à présent.

Un peloton de soldats à bout de souffle, en file, deux par deux... comme à l'école, passa à côté de nous. Les mêmes que j'avais peu de temps auparavant maudits et qui se sentaient sûrement plus à l'aise dans leur voiture blindée de merde. Serrant mon bâton, je poursuivis mon chemin avec l'irrésistible envie de leur casser sur la tête. J'espérais au moins qu'aucun des autres ne leur esquisserait un salut, comme c'est l'habitude quand on croise sur un sentier quelqu'un d'autre. Par

chance personne ne me déçut. Tous poursuivaient l'ascension, plus préoccupés de ne pas perdre le rythme de la marche que les conditions atmosphériques rendaient, comme je l'ai déjà dit, très lent.

Mais ayant presque dépassé le dernier couple de militaires, un de ceux-ci, une fille qui jusqu'à présent essayait de donner une impression sévère sous le casque vert-de-gris, rencontra le regard suffisant d'une des vaches qui, en s'arrêtant, poussa un long mugissement. Le meuglement arriva jusqu'à mes oreilles, chargé d'orgueil, sûrement enrichi de suggestions personnelles. Me souvenant de son intensité, j'aime imaginer qu'il était teinté de dégoût, de dédain.

La soldate infortunée ne laissa pas le temps à la vache de terminer son mugissement qu'elle commença, les yeux gonflés de larmes et le visage contracté par la peur, à crier en se démenant comme font les poissons lorsqu'on les sort de l'eau. Cette scène me rappela beaucoup les scènes d'hystérie quand, dans les bandes dessinées, on voyait des petites vieilles monter sur des chaises pour échapper aux souris. « *Portez-la au loin ! Enlevez-la moi !* », hurlait-elle, tandis que ses fidèles collègues d'équipe essayaient de lui faire reprendre la marche. L'un d'eux essaya même, gauchement, d'éloigner la vache mais on le reprit et il fut invité à laisser tomber et à poursuivre la marche.

On quitta ainsi cette désagréable rencontre qui me laissa un goût d'amertume pendant tout le reste du trajet, jusqu'à notre arrivée, où on nous attendait déjà avec un feu de cheminée, nouvelle preuve que le printemps tardait à arriver. Enfin les vaches se détendirent dans les prés et nous fîmes de même dans la cuisine avec du vin et de la polenta. Nous plaisantions

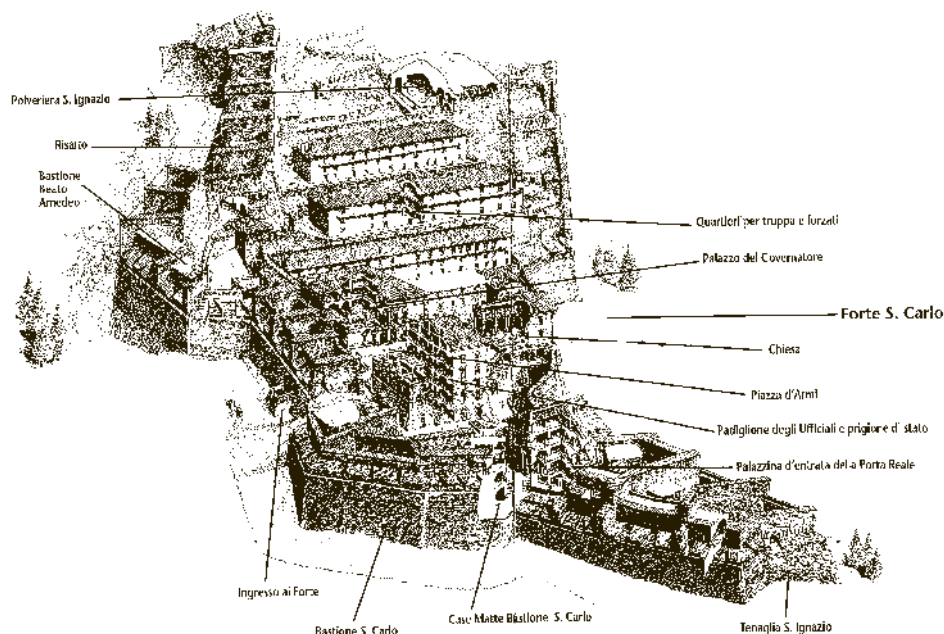
et nous nous relaxions mais je n'arrivais pas à me tranquilliser, pensant à ces personnages, rencontrés plus tôt, qui considèrent en quelque sorte nos montagnes comme un centre d'entraînement et je continuais à penser que cela ne devait pas être ainsi, que l'on devrait s'en libérer.

En rentrant chez moi, je jetais un œil vers Fenestrelle, où trône l'imposante fortification militaire qui a rendu le village célèbre, transformée en musée. Que pensèrent ces pasteurs, sûrement plus nombreux alors, en voyant ces endroits, presque seulement traversés par eux, se couvrir d'uniformes ? Qui sait si en ces temps-là l'un d'eux nourrit la même rage que moi ?

Je pense que les derniers à utiliser les murs du fort pour se protéger furent les jeunes qui grimpèrent dans les montagnes entre 1943 et 1945 pour s'opposer à l'invasion militaire néofasciste. À cette occasion les pasteurs les plus jeunes posèrent leurs bâtons de berger et utilisèrent des instruments plus adaptés à la situation... les uniformes tombèrent, cette fois-là.

Je n'arrive pas à une conclusion, mais les jours suivants, sur un des murs un peu en-dessous de Pracatinat, une inscription blanche, rapidement effacée, domina. On pouvait lire « PLUS DE BERGERS ET MOINS DE MILITAIRES ! »

Loris



Forteresse de Fenestrelle